

Saverio Tomasella

# Car la vie n'est que passages



La suite de la saga best-seller  
« À fleur de peau »

LEDUC ↗

« – La vie prend souvent des chemins imprévus pour nous réveiller, plaisante Flora. Comme ça fait du bien de la sentir de nouveau pulser en nous ! »

En pleine pandémie, Flora se trouve confrontée à la perte de ses parents, tandis que son fils Théo quitte le nid familial pour entrer au Ballet de Düsseldorf. Face au vide et au sentiment d'être inutile, Flora décide de retourner voir Marc, qui l'aide à mieux accueillir ses émotions et retrouver le goût de vivre. Pour Théo, c'est une nouvelle étape, remplie de douceur et de tendresse, grâce à l'ouverture aux autres et à la découverte de l'amour. Un roman lumineux, fort et émouvant, à l'image de ses personnages si attachants.

## Et si la vie se chargeait de nous mener sur le chemin qui nous convient le mieux ?



### Les autres titres de la saga

**Saverio Tomasella** est docteur en psychologie et l'auteur de best-sellers traduits en plusieurs langues, dont la saga *À fleur de peau*. Il est le créateur de l'Observatoire de la sensibilité et le fondateur de la Journée mondiale de la sensibilité. Il dirige la collection « Saverio Tomasella Présente » aux éditions Leduc.

**17 euros**

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-2299-5



9 791028 522995



[editionsleduc.com](http://editionsleduc.com)

**LEDUC**

Rayon : Développement personnel

## LES LECTRICES EN PARLENT !

« Une ode à la douceur et à la sensibilité dans un monde bouleversé par le changement. Ce livre est un merveilleux cadeau du cœur. »

**Audrey, de @bohemia.yoga**

« J'ai beaucoup apprécié cet ouvrage puissant, émouvant et plein d'espoir. À travers les personnages, le lecteur pourra se sentir guidé vers un chemin lumineux, une meilleure voie ! »

**Julie, de @hashtaglecture**

« Le personnage de Théo est mon coup de cœur du roman : un garçon ultrasensible, attachant, passionné, vrai et qui au fil des mois va s'ouvrir et lâcher prise. »

**Aurélie, de @aurelivres57**

« J'ai plaisir à retrouver la plume de Saverio Tomasella qui a le don de romancer des notions essentielles de développement personnel. C'est une vraie lecture-plaisir ! »

**Héloïse, de @mesptiiteslectures**

« Un roman très lumineux, délicat et poétique qui aborde avec douceur les questions de l'amour, le désir, le passage à l'âge adulte. »

**Clara, de @lecturedepeliteplume**

« Saverio Tomasella nous montre que chaque événement vécu, chaque personne rencontrée est comme un trésor d'apprentissage. Un roman qui fait du bien. »

**Joëlle, de @jolivre\_**

« Un livre fascinant entre le deuil d'une maman et un fils artiste qui découvre son homosexualité auprès d'un jeune homme qui lui apprend l'essentiel de la vie : l'amour. »

**Priya, de @haynoa\_paris**

« C'est une histoire touchante qui vous embarque quasi immédiatement. De la douceur et beaucoup d'émotion ressortent de ce roman qui vous raconte joliment qu'il faut faire confiance en la vie pour trouver votre chemin. »

**Marion, de @miaritz**

**Du même auteur, aux éditions Leduc :**

*À fleur de peau*, 2017.

*Derrière le mur coule une rivière*, 2018.

*Comme un enfant*, 2019.

## REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

**Inscrivez-vous à notre newsletter** et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !

Rendez-vous ici : [bit.ly/newsletterleduc](https://bit.ly/newsletterleduc)

Retrouvez-nous sur notre site [www.editionsleduc.com](http://www.editionsleduc.com) et sur les réseaux sociaux.



### Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !



« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Avec la collaboration de Judith Vernant

Conseil éditorial : Sophie Carquain

Édition : Manon Malais

Maquette : Patrick Leleux PAO

Correction : Marie-Laure Deveau

Image de couverture : © KieferPix/Shutterstock

Design de couverture : Constance Clavel et Antartik

Illustration page 5 : Ondrej Bederka

© 2021 Leduc Éditions

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Bufferon

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-2299-5

SAVERIO TOMASELLA

# Car la vie n'est que passages

LEDUC 

« *Do less, be more.* »

Thomas Hampson

« *Ceux qui manquent de sensibilité ne manquent pas de s'en faire une vertu : ils appellent cela du caractère.* »

Adolphe d'Houdetot

« *Le récit de la fête est la moitié de la fête.* »

Proverbe tadjik







**L'**AVION VIENT D'ATTERRIR SUR LE TARMAC DE L'AÉROPORT. Les lumières se rallument dans la cabine. Sur son siège, à la fois soulagé et excité, Théo frissonne. Voici venu le moment tant attendu, auquel il s'est préparé tout l'été. Depuis plus longtemps, même. Autour de lui, on lui a tellement dit : « Tout commence aujourd'hui. Tu n'imagines pas tout ce que tu vas apprendre. » « Tu vas te régaler ! » « C'est au moment où tu quittes ta famille que tu as une chance de te connaître toi-même. »

— À nous deux, la vie ! murmure le jeune homme en détachant sa ceinture de sécurité.

Sitôt passé le concours d'entrée au Ballet de l'Opéra de Düsseldorf, pour lequel il avait travaillé d'arrache-pied, Théo imaginait déjà sa future vie de danseur professionnel. Lorsque la lettre de confirmation arriva un clair matin d'avril, balayant instantanément ses doutes, il sauta de joie dans sa chambre et lança des coussins en poussant des cris de victoire à n'en plus finir. Puis il dévala l'escalier pour aller embrasser sa mère.

— Oh là, mon grand garçon, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as gagné au loto ? s'exclama Flora en lui rendant son étreinte.

— Mieux que ça ! Je suis accepté au ballet de Düsseldorf ! Maman, tu te rends compte ? L'Opéra allemand du Rhin !

Rayonnant, Théo se mit à danser dans le salon, débordant d'allégresse.

Au-delà de sa joie et de sa fierté, Flora était bouleversée de voir son poussin réaliser son rêve. Elle se souvenait des débuts difficiles, de Théo, encore très jeune, n'osant pas avouer à son père qu'il préférerait la danse au foot... Oh, comme tout cela était loin, maintenant. Il aura dix-huit ans à la fin de septembre.

Cet après-midi-là, le jeune homme réserva, sur Internet, un billet d'avion pour Düsseldorf qu'il tint à payer lui-même, avec son argent de poche.

Le voilà aujourd'hui, en ce début de septembre encore ensoleillé, arrivé sur les lieux de sa nouvelle vie !

Après avoir récupéré sa lourde valise et son imposant sac de sport, Théo quitte l'aéroport, direction la résidence universitaire où il a fini par trouver un petit studio grâce à un désistement de dernière minute. Il se rappelle, amusé, sa discussion avec Laurent, son père, qui avait cru bon de l'avertir des difficultés à trouver un logement, sans doute pour le préparer aux « dures réalités de la vie », selon son expression favorite. *Raté, papa*, songe Théo, contemplant le paysage à travers la vitre du train qui file vers Düsseldorf.

Tennis blanches aux pieds, vêtu d'un jean 501 savamment usé et d'un blouson beige à capuche, un peu chaud pour la saison mais qu'il appréciera vite avec l'arrivée des premières fraîcheurs, Théo pénètre dans le lumineux hall d'entrée de la résidence. À l'accueil, une hôtesse lui fait signer un document et lui remet les clés de son studio, en rez-de-jardin, de l'autre côté du bâtiment. *Chouette, je vais être au calme, bien tranquille loin de l'entrée et de la rue !*

Quelques couloirs plus loin, il arrive devant le numéro 136, tourne la clé dans la serrure, pousse la porte, presse l'interrupteur et découvre son appartement. Le mur gauche du petit vestibule est occupé par un grand placard, et donne sur des toilettes et une salle de bains, à droite. Au fond, la pièce principale avec kitchenette est équipée d'une table, d'un lit, d'une bibliothèque et d'un bureau. Ravi, Théo l'est encore plus lorsqu'il tire les rideaux de la grande baie vitrée pour découvrir le panorama : des arbres, pratiquement à perte de vue. Ce n'est pas un jardin, mais un parc ! Aux anges, il laisse tomber ses bagages au pied du lit et se débarrasse prestement de ses chaussures. Une bouffée de bonheur emplit sa poitrine. Les yeux remplis d'étoiles, il lance à voix haute :

— Chez moi, je suis chez moi !

Cela fait si longtemps qu'il attend ce moment. Se retrouver seul, face à lui-même ; se débrouiller au quotidien sans s'appuyer sur ses parents, sans leur demander leur avis, en réfléchissant à ce qu'il préfère, *lui*, en décidant de ses horaires, de ses menus, de ce qui lui convient le mieux, de ce qui lui semble le plus juste : libre de vivre *sa* vie !

Théo s'assied sur le lit, pousse un long soupir d'aise, extirpe son téléphone portable de sa poche de pantalon et envoie des textos enthousiastes — à Flora, d'abord, dont il s'est toujours senti si proche et qui approuve à fond son projet, puis à Laurent, plus réservé concernant son orientation professionnelle, « pas très sérieuse » à son goût.

Ouvrant grand la porte-fenêtre, il sort pieds nus sur l'herbe. Au-delà des haies qui délimitent un petit coin de verdure privatisé — *son jardin* ! —, il voit une allée bordée d'arbres, et, plus loin, un terrain de basket et un skatepark, d'où proviennent des éclats de voix. Il s'étire, puis rentre ranger ses affaires dans le grand placard et la salle de bains, chantant et esquissant des pas de danse.

Des gargouillis et tiraillements au creux de son ventre lui rappellent qu'il n'a rien avalé depuis le déjeuner. Il

boit deux grands verres d'eau, enfile ses chaussures à la hâte et sort à la recherche d'un en-cas. Demain, il ira s'approvisionner dans un supermarché, mais pour l'heure, l'épicerie du coin fera l'affaire. À deux minutes de la résidence se trouve le Kerala Paradise, un grand nom pour un minuscule magasin indien plein comme un œuf, où il déniche riz basmati, sardines, bananes, raisin et salade. De retour au studio, en grignotant le raisin, il entreprend de se préparer un repas simple, quand il s'aperçoit qu'il a oublié de prendre de quoi faire une vinaigrette. Dans les placards, il déniche sel, poivre et un reste de vinaigre, mais pas d'huile.

N'ayant aucune envie de ressortir, il va sur le palier et se décide à frapper à la porte de l'appartement qui jouxte le sien.

— *Ja* ? lance une voix d'homme tandis que la porte s'ouvre.

— Euh...

Théo est légèrement déconcerté, comme s'il avait oublié qu'il n'était plus en France.

— Je suis ton nouveau voisin, poursuit-il en allemand. Je m'appelle Théo.

— Ah, super ! Moi c'est Joris. Enchanté.

— Enchanté.

— Tu es nouveau ici ? Français ?

— Oui, je viens d'arriver. Eh oui, Français...

— Entre un instant ! propose Joris, visiblement content de parler à quelqu'un.

— Je suis seulement venu chercher un peu d'huile pour cuisiner.

— Alors, apporte ton assiette, suggère gentiment Joris. Je n'ai pas dîné non plus. C'est l'occasion de fêter ton arrivée.

De plus en plus affamé, Théo ne se fait pas prier. Lorsqu'il revient, il trouve Joris en train de préparer une omelette et une belle salade composée.

Les deux garçons font plus ample connaissance en dégustant leur dîner improvisé. Âgé de vingt-trois ans,

Joris est néerlandais. Il vient de Delft, dit-il, une jolie ville près de Rotterdam, rendue célèbre par sa faïence bleue et les tableaux de Vermeer, et étudie la peinture à l'école des beaux-arts de Düsseldorf. Après le repas, il propose à Théo un tour du quartier, afin qu'il prenne ses marques.

— Tu préfères parler anglais ? interroge Joris, repérant les hésitations du jeune Français et désireux de faciliter leur conversation.

— Non, répond Théo en riant, merci, mais j'ai besoin de progresser en allemand !

Joris lui propose de visiter le Jardin botanique tout proche, qui fait partie du campus universitaire.

— Tu verras, c'est une splendeur ! Il y a même de petits lézards et des insectes. J'adore y aller, c'est un mini-paradis ! Parfois, j'emporte mon matériel de dessin pour faire des croquis.

Ils marchent en discutant, visitant les superbes espaces extérieurs et les nombreuses serres, admirant au passage une étonnante variété de cactus.

Sur le chemin du retour, Joris lui donne quelques adresses utiles dans le quartier.

Rentré dans son nouveau chez-lui, Théo se sent épuisé. Quelle journée ! Ses premières impressions sur Düsseldorf sont excellentes et plus que rassurantes. Il a déjà l'impression de pouvoir s'épanouir ici. Fourbu, il prend une douche, puis regarde, amusé, le petit radioréveil posé sur le chevet, reliquat du précédent occupant. Il programme le réveil en se branchant sur une radio musicale, histoire d'entendre de l'allemand dès le matin et de s'immerger dans la couleur locale.

Demain, il a rendez-vous à l'Opéra pour une réunion d'accueil des nouveaux arrivants, suivie d'une première séance de travail. À cette idée, une excitation fiévreuse l'étreint. Il se sent même légèrement anxieux. Il a hâte de commencer et souhaite être plein d'énergie : il est conscient des exigences physiques immenses du métier qu'il a choisi, et a appris à les aimer. « Bien manger, bien

dormir, prendre soin de son corps », répétait son professeur à l'école de danse de l'Opéra de Paris. Y croire, aussi. Ne pas écouter cette étrange petite voix qui, de temps en temps, lui souffle : « En es-tu capable ? Vraiment ? Loin des tiens, vas-tu tenir ? Es-tu un vrai danseur ? » Au contraire, Théo pressent que c'est le moment de se lancer. Sans trop réfléchir. *Sa nouvelle vie commence*, songe-t-il. Et il veut se donner toutes les chances de la réussir...



*Je m'ouvre aux possibles.*

## 2

**T**HÉO EST PARTI IL Y A PEU DE TEMPS ET, pourtant, Flora n'est déjà plus tout à fait la même. Son travail, qu'elle aime tant, lui pèse ; elle a moins d'entrain et se sent régulièrement envahie par une étrange lassitude, une forme de solitude, alors même qu'elle est entourée. Elle n'ose pas se l'avouer, et encore moins en parler à Pascal ou à ses amis, mais son grand fils lui manque. Dès qu'elle ouvre la porte de la chambre de Théo, une bouffée d'émotions l'envahit : l'odeur caractéristique de son fils flotte dans la pièce, décorée de coussins colorés, d'affiches de films et de ballets... Sur un petit fauteuil, elle aperçoit d'anciens doudous sagement assis, qui ravivent sa tristesse. Mordue malgré elle par les crocs de la nostalgie et des regrets, elle est secouée par un violent sanglot, vite étouffé.

Confusément, elle se sent coupable de ressentir un tel trouble, car elle sait que son fils est en train de réaliser son rêve. Cependant, sans lui, sans son odeur, sa voix, sa joie, sa tendresse, elle éprouve un sentiment de perte irréparable. Elle ne sent plus ses bras autour de son cou, n'entend plus ses chants, ses cris de joie ou de révolte,

les récits bouillonnants de ses cours de danse à l'Opéra, l'enthousiasme communicatif qui ne le quitte pas...

Le vide de la maison n'est rien comparé à celui qui l'étreint au creux de son être et qui atteint son apogée dans la semaine, lorsque Albertine est à l'école — hormis à l'heure du déjeuner, où elle tient à venir la chercher. Seules les facéties de sa petite merveille parviennent à la dérider.

— Je vais marcher un peu, annonce Flora à haute voix pour se mettre en mouvement, constatant qu'il n'y a rien de pire que l'inertie. Ça me changera les idées.

— Tu veux que je vienne avec toi ? demande Pascal de son bureau, dont il a laissé la porte grande ouverte.

C'est la première fois, depuis que Flora est en couple avec Pascal, qu'elle n'arrive pas à accepter un soutien de sa part. Elle est elle-même surprise par son refus. Jusqu'à présent, au contraire, chaque proposition émanant de Pascal la mettait en joie. Un bref instant, elle se revoit avec Laurent, le père de Théo, vers la fin de leur relation, une période houleuse durant laquelle elle était devenue allergique au moindre mouvement qu'il avait envers elle, ne supportant même plus qu'il s'approche d'elle. Pourtant, là, elle sait bien que sa relation avec Pascal est d'une tout autre nature, elle l'aime profondément et apprécie sa présence. Non, cela vient d'elle, de sa désolation, de cet immense chagrin sur lequel elle n'arrive pas à poser de mots, et qui l'envahit au point de lui faire perdre pied...

— Non. C'est gentil. Je préfère y aller seule. J'ai besoin de me retrouver, explique maladroitement la jeune femme en détournant le regard.

— Bon, alors je me remets à mes copies. Bonne balade, mon amour !

— Merci. À tout à l'heure...

Flora marche d'un pas lent, si lent. Elle ne sait pas trop dans quelle direction aller. Elle passe machinalement devant l'ancienne maison de Lina et Franz, leurs amis allemands, qui sont retournés vivre à Cologne. *Maintenant, ce*



*sont eux qui auront le plus de chances de voir Théo régulièrement, songe-t-elle avec un soupir d'envie.*

De son côté, Théo se porte comme un charme. La réunion d'accueil s'est très bien passée. Les nouveaux venus se sont présentés, le plus souvent avec humour, parfois en esquissant quelques pas : Nara, une jeune Japonaise dont le prénom signifie « chêne », a particulièrement touché Théo par son extrême délicatesse. Il y a aussi Marika, Isabella, Rose, Doris, Ruben, Pedro, Luca... Tant de nouveaux visages et de prénoms à retenir. Chacun vient d'un pays différent, parle une autre langue, arrive avec une culture qui lui est propre, une formidable envie de bien faire et un immense désir de découverte. Ensemble, ils ont visité les nombreuses salles de répétition et foulé non sans émotion la grande scène de l'Opéra de Düsseldorf. Le lendemain, ils ont visité le théâtre ultramoderne de Duisbourg, qui lui est rattaché.

À présent, les classes s'enchaînent, afin d'entamer les répétitions des spectacles au programme de la saison. L'ambiance est extrêmement studieuse, tout en restant légère et joyeuse. Théo est exalté, tout lui semble merveilleux, un peu comme dans un rêve.

Chaque matin de la semaine, samedi compris, l'entraînement commence à 9h30. Il débute par un échauffement que chacun effectue seul, puis les danseurs posent les barres au milieu de la salle. Pendant une heure environ, un professeur du ballet leur fait passer en revue l'ensemble des positions. Tout au long de la session, le pianiste improvise une succession de mélodies entraînantes sur des rythmes suffisamment souples pour faciliter les mouvements. Complètement absorbé, Théo fait de son mieux. Une fois les exercices fixes accomplis, les barres sont rangées dans un coin. Tous se retrouvent au fond de la salle et avancent par petits groupes, en fonction des mouvements proposés par leur professeur.

Lorsque arrive la pause, les danseurs s'épongent le visage, puis se dispersent pour boire, prendre une colla-

tion, discuter, téléphoner ou se reposer dans un endroit plus tranquille. Théo, lui, préfère rester seul, savourant sa chance et son bonheur. Il n'en revient toujours pas. Sur la réserve, il observe attentivement ses collègues en buvant de grandes gorgées d'eau et en massant doucement ses muscles. Sans faire attention, Rose laisse tomber sa serviette par terre, à quelques centimètres de Théo, qui se précipite pour la ramasser et la lui tendre, heureux de cette occasion de rendre service.

— Merci, tu es adorable ! prononce-t-elle en détachant chaque syllabe, avec un brin d'emphase dans la voix.

— Avec plaisir, répond timidement Théo.

— Comment tu t'appelles, déjà ?

— Théo.

— Ah oui, c'est vrai, notre petit Français ! lance-t-elle en riant, dans un français teinté d'un joli accent belge.

Elle s'éloigne promptement, sans engager de vraie conversation, laissant Théo à la fois amusé et un peu dépité.

Leur bref échange n'a pas échappé au regard acéré d'un autre danseur, assis à quelques pas. Châtain, les yeux verts d'une grande vivacité, le teint légèrement hâlé, le torse glabre et le corps élancé, il s'avance vers Théo en se présentant dans un allemand étonnamment fluide, teinté d'une pointe d'accent que Théo n'identifie pas.

— Salut ! Eh bien, comme ça, je sais déjà que tu t'appelles Théo et que tu es français. Moi, c'est Laszlo. Tzigane de Hongrie, dit-il en esquissant une révérence amusante et gracieuse à la fois. Si tu entends quelqu'un qu'on appelle le Gitan, ce sera moi. Et toi, tu viens d'où exactement ?

— De Vincennes, près de Paris.

— Ah, Paris, Paris... s'exclame Laszlo, joueur, des étincelles dans les yeux, fredonnant soudain une valse et entraînant Théo avec lui dans quelques pas virevoltants.

— Je suis d'une famille de forains, explique-t-il en faisant mine d'être essoufflé. Tu vois les foires avec la grande roue ? Je suis né là-dedans. C'est pour ça que j'adore la fête ! Tu as quel âge ?

— Dix-sept ans, murmure Théo en rougissant.

— Je croyais qu'on ne pouvait pas entrer au Ballet quand on était mineur ?

— Euh... Ils ont fait une petite exception. J'aurai dix-huit ans à la fin du mois.

— Eh, bravo, tu m'épates déjà !

— Et toi, tu as quel âge ?

— Vingt-et-un ans depuis hier.

— Ah, alors bon anniversaire !

— Merci, c'est gentil, fait Laszlo en riant... Je commence ma troisième année ici.

— Tu t'y plais ?

— Beaucoup ! C'est fabuleux... Tu es tombé au bon endroit !

Même s'il n'est pas encore très à l'aise en allemand, Théo est heureux de faire la connaissance de ce garçon espiègle, aussi sympathique que chaleureux ; heureux aussi d'apprendre que, de temps à autre, un professeur invité animera les classes du matin.

— Tu verras, ça change, commente Laszlo. Ils ont un autre regard sur nous. Ils pointent des petits défauts que nos professeurs habituels ne voient pas nécessairement et nous donnent des conseils différents. Au fait, je te regarde depuis plusieurs jours. Franchement, je trouve que tu dances très bien. Tu es plus élégant que physique, je dirais... C'est un compliment ! *La grâce française*, articule-t-il en français.

— Oh, marmonne Théo, gêné, ne sachant comment le prendre.

— Je suis sincère, je dis ce que je pense.

— Merci...

— Quel est ton danseur préféré ? s'enquiert-il. Je veux dire, ton modèle ?

— Mikhaïl Barychnikov, répond Théo sans hésiter.

— Alors là... Bravo !

— Pourquoi ?

— Le plus souvent, les jeunes danseurs répondent illico Noureev – qui est tout de même très surestimé ! –, ou un truc comme ça, voire le dernier danseur à la mode,

qu'on ne verra pas plus d'une saison. Toi, tu es différent, plus réfléchi. Tu as l'air de bien connaître l'histoire de la danse.

— Un peu, oui... Ça me passionne !

— Génial ! Dis-moi... ajoute Laszlo en devenant plus sérieux. Si tu me permets un conseil, fais gaffe, Théo. Tu m'as l'air tellement gentil, tu risques de te faire manger tout cru. Il n'y a pas plus ambitieux qu'un danseur. J'en sais quelque chose !

— Comment ça ? interroge Théo, soudain inquiet.

— Eh bien... je te raconterai une autre fois, se ravise Laszlo. La classe va reprendre. Tu me promets de ne pas manger tout seul à midi ? Tu viendras déjeuner avec nous ?

Charmé, Théo acquiesce avec plaisir, plus agréablement surpris encore de voir Laszlo s'approcher pour lui donner une tape amicale dans le dos.



*Je m'émerveille.*

— **S**ALUT, THÉO, je te vois à ma pendaison de crémaillère, samedi soir ? lance Rose avec sa vivacité coutumière en lui tendant une invitation qui ressemble à un faire-part de mariage.

C'est moins une question qu'une affirmation, mais tant mieux ! À peine arrivé, Théo se réjouit d'avoir déjà un début de vie sociale. Surtout que cette Rose est la spontanéité incarnée, le charme même. Dès le premier jour, il l'a remarquée, pimpante, presque exubérante, d'une bonne humeur que rien ne semble pouvoir altérer, et si jolie, en plus, dans ses tenues souples et amples, aux couleurs vives, des vêtements qui lui vont à merveille, donnant l'impression qu'elle vole plus qu'elle ne marche.

— Avec plaisir ! Tu habites où ?

— Bäckerstraße, une petite rue tranquille dans la vieille ville. C'est ultrafacile à trouver. Tout est expliqué au dos, il y a même un plan !

— Classe ! Tu veux que j'apporte quelque chose ?

— Si tu veux, mais pas d'alcool. Je tiens à préserver la dignité de mes amis... et ma moquette. Crois-moi, ne fais jamais boire des danseurs ! Oh, et surtout pas de chocolats !

— Pas de chocolats ? Mais pourquoi ?

Rose éclate de rire.

— Tu es bien le seul à ne pas être au courant ! Mes parents sont chocolatiers, mes grands-parents étaient chocolatiers, mes arrière-grands-parents... Bref, chez moi on est chocolatiers de père en fils depuis des générations. La moindre truffe me sort par les yeux !

— À ce point ?

— Pire encore ! C'est pour ça que j'ai fui Bruxelles, sinon j'allais devenir obèse, déclare-t-elle en posant délicatement les mains sur sa taille fine.

— Je vois ! Alors pas de chocolats, c'est promis... juste des macarons, dit-il, prenant un air innocent.

Avec la même grâce, Rose fait mine de le boxer.

— Allez, dépêche-toi, Pierre Hermé, l'échauffement va commencer !

— J'arrive, Marie-Antoinette !

Théo est enchanté par sa nouvelle vie. Parfois, il se surprend à tempérer son enthousiasme en se disant que c'est l'effet de la nouveauté. « Tout nouveau, tout beau. » En réalité, de temps à autre, il craint que son euphorie ne vire à la désillusion aussi vite qu'elle est apparue... À l'école de l'Opéra de Paris aussi, les premières semaines, tout lui semblait idyllique. Puis, il a rapidement perçu des tensions latentes, des pressions inutiles, des discours décourageants. Il a même été le témoin médusé de vacherries sans scrupule, non seulement entre élèves, mais aussi entre profs, ou de la part des enseignants envers les élèves un peu moins doués, ceux qui n'entraient pas tout à fait dans le moule et qui, fatalement, se sont fait éjecter du système. Nul n'ignore que le monde de la danse peut être sans pitié. C'est pour cela qu'il a appris très tôt à prendre ses distances et à se protéger. Alors, au lieu de se jeter dans la mêlée et de souffrir inutilement, Théo préfère ne pas trop s'exposer et observer ce qui se passe autour de lui. De la même façon, il livre quelques informations parcimonieuses à sa mère, en lui assurant que tout va bien pour lui, mais sans entrer dans les détails, et plutôt par texto

que de vive voix. Quant à son père, qui lui donne l'impression de toujours chercher la petite bête, il se contente de l'informer du strict nécessaire.

Les jours passent ainsi, tranquillement, malgré la charge de travail et la fatigue physique qui en découle. La troupe a commencé les répétitions du *Roméo et Juliette* de Sergueï Prokofiev, programmé pour la fin du mois d'octobre. Théo mesure l'immense exigence qui caractérise la préparation d'un ballet, bien supérieure à celle — déjà élevée — de l'école. Le soir, il rentre chez lui si exténué qu'il n'a pas l'énergie de lire ou de regarder un film après dîner.

Si les années d'apprentissage permettent d'acquérir et de développer une technique solide, le travail qu'il effectue aujourd'hui avec les chorégraphes vise à offrir à chaque danseur la possibilité d'exprimer sa sensibilité personnelle, tout en l'affinant et en la précisant, pour mieux la déployer. La compagnie compte environ quarante danseuses et danseurs, âgés de dix-huit (ou presque, dans son cas) à trente-sept ans, venant du monde entier. Les plus jeunes font partie du corps de ballet ; ils ne sont pas encore solistes. Ils continuent à parfaire leur apprentissage pour devenir des professionnels à part entière. Ils sont bien conscients de tous les progrès qu'ils doivent encore accomplir pour pouvoir un jour exécuter des solos, eux aussi... et cette perspective les motive considérablement.

Un après-midi de grande chaleur, Laszlo profite d'une pause pour s'approcher discrètement de Théo. Après une hésitation, il lui demande s'il accepterait de lui donner son numéro de téléphone. Alors qu'il paraît habituellement si sûr de lui, « le Gitan » manifeste un étrange embarras. Il parle à voix basse, comme s'il ne voulait pas attirer l'attention... peut-être aussi par crainte d'une réponse négative. Ce changement d'attitude n'échappe pas à Théo, qui en est attendri. Pourtant, il a, lui aussi, un instant d'hésitation, réveillant du même coup ses doutes endormis. Même s'il est heureux de cette preuve de l'intérêt que Laszlo lui

porte, il n'est pas sûr de vouloir franchir ce pas, de donner accès à son intimité, à sa vie privée bien protégée, celle qu'il vit loin des autres, dans un monde intérieur rien qu'à lui. A-t-il envie de laisser Laszlo y entrer ?

Tirailé entre ses doutes et son envie de voir leur relation s'approfondir, Théo détourne le regard pour se recentrer sur lui-même. Dans une fulgurance qui lui paraît durer une éternité, il écoute son instinct, sa petite voix intérieure, faisant taire ses réticences, pour ne pas trop réfléchir et risquer de manquer une occasion qui ne se représentera peut-être pas. Enfin décidé, il accepte de lui donner son numéro. Devant le sourire de Laszlo, ses yeux qui pétillent d'une joie sincère, Théo se félicite de sa décision, d'avoir su passer outre ses scrupules habituels. Après tout, qu'est-ce qu'il risque ?

Laszlo le remercie avec chaleur, visiblement plus troublé qu'il ne voudrait le laisser voir, puis disparaît rapidement en direction des vestiaires.

Des gouttelettes de transpiration mouillent le dos de Théo et coulent de son front. Il perçoit confusément que ce n'est pas seulement dû au temps estival, qui vire à l'orage. Est-il possible de vivre une félicité plus grande encore que celle dans laquelle il baigne déjà ?

Intuitivement, il pressent la réponse, anticipant cette nouvelle perspective avec un brin d'excitation, si ce n'est d'impatience. Pour l'heure, il sort son portable de sa poche et confirme à Lina sa venue chez elle, Franz et leurs enfants, ce dimanche, à Cologne. Il se réjouit de revoir ses amis, même si cela le contraint à décliner la proposition de Joris de visiter la ville en sa compagnie. Cela dit, connaissant déjà – un peu – son voisin, il ne le prendra pas mal. Et puis, ce ne sera que partie remise.



*J'ai confiance.*



**S** ENTANT SON DÉSARROI GRANDIR JOUR APRÈS JOUR, Flora s'est décidée à prendre les choses en main. Après mûre réflexion, elle a enfin trouvé la personne qui pourra l'aider à franchir ce cap en douceur, autant que possible. Marc. Oui, Marc saura la comprendre et lui permettre de surmonter cette crise avec la bienveillance et la compréhension, mais aussi l'assurance qui le caractérisent. C'est ainsi qu'elle se souvient de cet homme affable et disponible, ce thérapeute d'une grande ouverture d'esprit qui l'a accompagnée, des années plus tôt, alors qu'elle traversait une crise comparable. D'ailleurs, quand elle y repense, ses premières séances avec Marc remontent à l'époque où Théo découvrait la danse.

Comme la toute première fois où elle est venue le consulter, Flora arrive un peu en avance. Elle flâne quelques instants pour admirer les arbres aux feuilles prématurément jaunies qui colorent rues et jardins. La saison estivale a été si aride... Les arbres aussi en ont souffert. Elle traverse la rue pour rejoindre l'un des immeubles donnant directement sur le parc de Saint-Mandé. En pressant le bouton de l'Interphone, une foule de pensées, de sensations et d'émotions affluent à sa mémoire. De très bons souvenirs,

suivis d'interrogations, de doutes et même de peurs qui la tiraillent encore.

Lorsqu'il vient l'accueillir sur le seuil, Marc lui semble fatigué, un peu vieilli. *Sans doute pense-t-il la même chose*, songe Flora, en l'observant avec douceur. Sur son visage aussi, le temps a creusé des sillons. D'un pas lent, ils traversent le couloir sombre jusqu'au joli cabinet clair et coloré qui donne sur le jardin intérieur, dont Flora a gardé un souvenir étonnamment précis. À l'exception d'un tableau qu'elle ne reconnaît pas, la décoration n'a pas changé. Bien sûr, de nouveaux livres sont venus enrichir la bibliothèque qui tapisse les murs. En les observant plus attentivement, elle remarque plusieurs ouvrages portant sur les expériences de mort imminente, le chamanisme, la conscience élargie.

Sur le sol, les mêmes gros coussins ronds aux couleurs éclatantes et, près de la fenêtre, le grand fauteuil où Marc lui fait signe de prendre place, tandis que lui-même s'assied sur celui d'en face. Flora se déchausse, tout en savourant le calme bienfaisant qui déjà commence à l'apaiser.

— Je suis heureux de vous retrouver, Flora.

— Moi aussi. Merci de me recevoir.

— Avant de parler, nous allons nous taire quelques minutes, pour écouter le silence en nous...

Flora ferme les paupières. Elle se laisse aller, se détend et sent une forme de pression lâcher en elle. Quelques minutes plus tard, Marc demande de sa voix douce :

— Flora, dites-moi ce qui vous amène.

— Je suis de nouveau envahie par une immense lassitude. Un ras-le-bol phénoménal. À vrai dire, je me sens complètement démobilisée.

— Que vous est-il arrivé ?

— J'ai traversé beaucoup d'épreuves...

— Oui ?

— Ma mère s'est éteinte il y a un peu plus d'un an, d'un cancer de l'utérus qui s'est généralisé. La fin de son existence a été un véritable calvaire. Mon père a eu du mal à s'en remettre. Il a décliné lentement, puis a été emporté

en quelques semaines par la Covid, au printemps dernier. J'étais très proche de lui. J'ai tant de peine.

— Les deuils d'amour sont très longs, observe Marc. On ne récupère ni rapidement ni facilement. En fait, on n'en sort jamais complètement indemne ; on se transforme progressivement.

Flora raconte ces derniers mois de descente progressive. Elle confie son effondrement intérieur, son immense tristesse, restée rentrée jusque-là. Comme elle ne souhaite pas peser sur ses proches, elle ne parle de ses tourments à personne. Elle les garde pour elle, et tout cela commence à l'étouffer de façon insupportable.

Elle sait que, face à Marc, elle n'a pas besoin de dissimuler son désespoir.

— Vous n'en pouvez plus, dit-il d'une voix apaisante. Vous avez besoin de parler, de dire ce qui vous peine.

— C'est vrai, reconnaît Flora, les larmes aux yeux.

— Prenez le temps de sentir ce qui se passe pour vous, dans votre corps. Vous pouvez fermer les yeux un moment, si cela vous aide.

— Je me sens engourdie, hébétée même. J'ai l'impression d'être recouverte de neige, de vivre comme une somnambule plongée dans un profond sommeil. Je donne le change, mais, au fond, je ne vais pas bien. Je ne peux plus le nier.

Marc hoche la tête, laissant le silence s'installer entre eux avant de reprendre :

— Essayez de sentir vos pieds posés sur le sol... Vos pieds touchent le tapis et le tapis touche vos pieds. Le toucher va toujours dans les deux sens. Nous touchons, nous sommes touchés. D'accord ?

— Oui.

— Maintenant, vous sentez vos mains posées sur vos cuisses à travers votre robe : vos mains touchent vos cuisses, et vos cuisses touchent vos mains.

— Oui.

— Écoutez votre respiration. Comment est-elle maintenant ?